

## UNE MORT ESTHETIQUE

### 1

Le 21 novembre, jour de ses quarante-sept ans, trois semaines et deux jours avant son assassinat, Rhoda Gradwyn se rendit à son premier rendez-vous avec son spécialiste de chirurgie esthétique. Ce fut là, dans un cabinet médical de Harley Street destiné, semblait-il, à inspirer confiance et à dissiper toute appréhension, qu'elle prit la décision qui allait inexorablement conduire à sa mort. Elle devait déjeuner un peu plus tard à l'Ivy. La coïncidence était fortuite. C'était la première date que le docteur Chandler-Powell avait pu lui proposer et son déjeuner avec Robin Boyton, à douze heures quarante-cinq, était prévu depuis deux mois ; il ne fallait pas compter trouver une table à l'Ivy du jour au lendemain. Elle ne considérait aucune de ces deux entrevues comme une façon de célébrer son anniversaire. Celui-ci était un détail de sa vie privée qu'elle n'évoquait jamais, comme tant d'autres. Elle ne pensait pas que Robin ait découvert sa date de naissance ni que, le cas échéant, l'information l'ait passionné. Tout en étant, elle le savait, une journaliste respectée, et même brillante, elle ne risquait guère de voir son nom à la rubrique des anniversaires de personnalités publiée dans le *Times*.

Elle était attendue Harley Street à onze heures et quart. D'ordinaire, quand elle avait rendez-vous à Londres, elle préférait faire au moins une partie du trajet à pied, mais exceptionnellement, elle avait réservé un taxi pour dix heures et demie. Il ne fallait probablement pas trois quarts d'heure pour s'y rendre depuis la City, mais la circulation londonienne était imprévisible. Elle pénétrait dans un univers qui lui était étranger et ne souhaitait pas compromettre ses relations avec son chirurgien en arrivant en retard la première fois.

Huit ans auparavant, elle avait pris une location dans la City, dans une étroite rangée de maisons attenantes donnant sur une petite cour, tout au bout d'Absolution Alley, près de Cheapside,

et avait su, dès qu'elle y avait emménagé, qu'elle n'aurait plus jamais envie de quitter ce quartier de Londres. Le bail était à long terme, et reconductible ; elle aurait volontiers acheté la maison, mais savait qu'elle ne serait jamais mise en vente. Devoir renoncer à en revendiquer un jour l'entière possession ne l'affectait pourtant pas beaucoup. Le gros de la construction datait du dix-septième siècle. De nombreuses générations y avaient vécu, y étaient nées et mortes, ne laissant que leurs noms sur des baux jaunissants et archaïques, et elle se satisfaisait de leur compagnie. Les pièces du bas étaient sombres avec leurs fenêtres à meneaux, mais celles de son bureau et de son salon tout au sommet de l'immeuble s'ouvraient sur le ciel, offrant une vue imprenable sur les tours et les clochers de la City et au-delà. Depuis le balcon exigü du troisième étage, un escalier métallique menait à un toit en terrasse isolé, occupé par une rangée de pots de terre cuite, où elle pouvait, par de beaux dimanches matin, s'asseoir avec un livre ou des journaux, savourant le calme dominical qui se prolongeait jusqu'à midi, la paix matinale n'étant interrompue que par les carillons familiers des cloches de la City.

Le quartier qui s'étendait à ses pieds était un charnier construit sur de multiples strates d'ossements, plus anciens de plusieurs siècles que ceux qui gisaient sous des villes comme Hambourg ou Dresde. Cette connaissance contribuait-elle au mystère que ce quartier recelait pour elle, un mystère qu'elle éprouvait avec une force singulière le dimanche au son des cloches, quand elle partait explorer, seule, ses ruelles et ses places secrètes ? Depuis son enfance, elle était fascinée par le temps, par son aptitude apparente à progresser à des allures changeantes, par le phénomène de dissolution des esprits et des corps qu'il provoquait, le sentiment que chaque instant, tous les instants passés et à venir, se confondaient dans un présent illusoire qui, à chaque inspiration, se transformait en passé, un passé inaltérable, indestructible. Dans la City, ces instants avaient été capturés et solidifiés en pierre et en brique, en églises, en monuments et en ponts qui enjambaient le flot brun gris, éternel, de la Tamise. Au printemps et en été, elle sortait dès six heures du matin, refermant derrière elle la porte à double tour, s'enfonçant dans un silence plus profond et plus impénétrable que l'absence de bruit. Parfois, au cours de ces

déambulations solitaires, elle avait l'impression que ses pas étaient assourdis, comme si une partie d'elle-même craignait de réveiller les morts qui avaient arpenté ces rues et avaient connu le même silence. Elle savait que les week-ends d'été, à quelques centaines de mètres, la foule des touristes ne tarderait pas à se déverser sur Millenium Bridge, que sur le fleuve, les paquebots lourdement chargés quitteraient leur mouillage avec une lourdeur majestueuse et que la ville publique prendrait vie bruyamment.

Mais cette agitation restait à l'écart de Sanctuary Court. La maison qu'elle avait choisie aurait difficilement être plus différente de la villa banlieusarde étouffante, calfeutrée par des rideaux clos, enchâssée entre d'autres pavillons identiques de Laburnum Grove, Silford Green, le faubourg de Londres où elle était née et où elle avait passé les seize premières années de sa vie. Elle venait de faire le premier pas sur un chemin qui la réconcilierait peut-être avec toutes ces années ou, si toute réconciliation était impossible, les priverait au moins de leur pouvoir destructeur.

Il était huit heures et demie et elle se trouvait dans sa salle de bains. Fermant le robinet de la douche, elle s'approcha, enveloppée dans un drap de bain, du miroir qui surmontait le lavabo. Elle tendit la main et la passa doucement sur le verre embué, regardant son visage apparaître, pâle et anonyme comme une peinture tachée. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas touché intentionnellement sa cicatrice. En cet instant, lentement, délicatement, elle la parcourut du bout du doigt sur toute sa longueur, palpant le sillon argenté et brillant au centre, le contour dur et bosselé de la marge. Elle posa la main gauche sur sa joue et chercha à imaginer l'étrangère qui, dans quelques semaines, poserait les yeux sur le même miroir et y verrait son sosie, un sosie incomplet, intact, une mince ligne blanche révélant peut-être encore le tracé de l'ancienne crevasse plissée. Contemplant l'image qui semblait n'être que le pâle palimpseste de ce qu'elle avait été jadis, elle entreprit d'abattre lentement, délibérément, les défenses qu'elle avait laborieusement édifiées et de laisser le passé tumultueux, comme un flot qui enfle avant de se transformer en une rivière en crue, l'envahir et prendre possession de son esprit.